

le pays de Caux, et les conviés se promettaient tous d'y tenir dignement leur place.

C'était le petit village de Sasselot qui avait été choisi comme point de réunion, et, à l'heure indiquée, on vit déboucher de toutes les routes, de tous les sentiers qui y aboutissent, des équipages brillants et des groupes de cavaliers admirablement montés; on eût dit un concours d'animaux de prix, tant pour la selle que pour le trait. Les toilettes étaient, ce que comportait la circonstance, d'une élégante simplicité; là dessus les femmes ne transigent jamais; elles restent sur leurs gardes. Il y en avait beaucoup qui étaient en voiture: quelques-unes, et Clémence dans le nombre, avaient fait le trajet à cheval, malgré la poussière et la chaleur. Jamais la jeune femme n'avait eu des airs plus radieux; ses joues, animées par la course, avaient les tons vifs qui sont le fard de cet âge, ses yeux étaient d'un irresistible éclat, sa taille, d'une richesse et d'une grâce que faisait mieux ressortir son amazone. Il n'était pas jusqu'à son bel alezan qui ne tint à paraître sous un jour avantageux, couvrant son mors d'écume, agitant la tête, piaffant, ou frappant la terre de son sabot, comme s'il eût été fier et eût voulu se montrer digne du précieux fardeau qu'il portait.

A peine les invités étaient-ils réunis, que Gaston donna le signal du départ. Lui aussi semblait transformé; sa pose, son accent, sa physionomie, trahissaient les secrets enchantements de son cœur. Il se multipliait, il avait des mots aimables pour tout le monde, poussait tantôt son cheval vers la tête de la colonne, et tantôt retournait à l'arrière, comme un général qui veut s'assurer de la marche de ses régiments. Dans ses évolutions, il avait à essuyer le feu de bien des regards, attirés par sa prestance et sa beauté. C'était un triomphe pour lui et il en portait bien le poids; un triomphe sous les yeux de Clémence, voilà ce qui en rehaussait le prix.

Jusqu'à la falaise, le chemin n'offrait point de difficultés, et le trajet se fit rapidement. Là, il y eut une halte: ni les chevaux ni les voitures ne pouvaient aller plus loin, et à l'aspect de ce sentier d'où l'œil plongeait dans le vide et en mesurait la profondeur, un cri de découragement s'échappa de beaucoup de poitrines. Pour dominer ces frayeurs, il fallut que les plus aguerris donnassent l'exemple. Gaston descendit et remonta vingt fois, aidant les uns,

stimulant les autres, faisant auprès des plus alarmées l'office de chevalier, et ne les abandonnant que lorsqu'elles avaient touché la grève. Ce fut une longue opération, et elle ne s'acheva pas sans qu'aux témoignages de frayeur ne se mêlassent des éclats de rire. Celles qui étaient en sûreté raillaient volontiers celles qui étaient encore engagées dans les sentiers aériens et n'y avançaient qu'en tremblant. Enfin, avec du temps et des précautions, la descente s'acheva sans événement fâcheux; un fois sur la plage, on se reconnut, on se compta; personne ne manquait à l'appel.

Quant il s'agit du bain, Gaston veilla à l'exécution des réglemens de la localité. Les sexes furent rigoureusement séparés; ici les femmes, là les hommes; l'arche marquait les limites, et il était interdit de les franchir. Avec une compagnie aussi nombreuse, l'abri du rocher n'eût pas suffi comme vestiaire; aussi y avait-on suppléé par des tentes qui couvraient la plage comme une décoration; vertes d'un côté, bleues de l'autre, elles formaient deux camps distincts par les couleurs. Tous les baigneurs s'y groupèrent, suivant l'intimité ou le goût, et y subirent la métamorphose accoutumée. Chacun prit la tenue de combat, succinte chez les hommes, plus compliquée chez les femmes, moins académique surtout et si austère, pour ne rien dire de plus, que la coquetterie des néréides ne s'en fût point accommodée. Leur empire, comme divinités de la mer, n'eût pas survécu à l'usage du pantalon de laine et de la coiffe en toile cirée. D'ailleurs la mythologie y eût mis bon ordre: elle ne souffrait pas les excès de vêtement.

La plage s'animait, les baigneurs arrivaient de toute part et s'essayaient déjà à la température de l'eau. Celles-ci risquaient leurs pieds, celles-là leurs jambes; d'autres s'engageaient, en grelottant, jusqu'à mi-corps. Les plus hardies abrégèrent l'épreuve et commençaient par une immersion complète; elles en sortaient raisseintes, la bouche pleine d'eau salée et l'oreille de bourdonnements. Il en était qui prenaient leur rôle plus au sérieux encore et s'exerçaient à l'art difficile de la natation, soit isolément et sans auxiliaire, soit en se soutenant le menton au-dessus de l'eau. Tout cela composait un spectacle varié où ne manquaient ni les épisodes bouffons, ni les physionomies originales.

Mais la scène allait tourner bientôt à de plus vives émotions. Afin d'écartier jusqu'à la chance d'un accident, on avait en le soin d'indiquer au

moyen de piquets fixés dans la mer, la limite que les baigneuses ne devaient pas dépasser, sous peine de voir le fonds manquer sous leurs pieds. Il y a mieux; des cordes tendues d'un piquet à l'autre, et au niveau de la mer, avaient pour destination et pour effet de prévenir toute distraction et toute imprudence. C'était un obstacle qu'on ne pouvait franchir autrement que de propos délibéré et à l'aide d'un certain effort. Tout donnait lieu de croire qu'il y avait là des garanties et une sauvegarde suffisantes.

Clémence avait promptement achevé sa toilette et entraînait Claire par la main; elle était, l'une des premières, entrée dans la mer comme dans un élément familier. Dès son enfance, elle avait été bercée sur ces eaux et en avait éprouvé la vertu; elle leur devait au moins quelque chose de sa santé et de sa fraîcheur. Aussi n'y eut-il de sa part ni hésitation, ni contorsions, prélude obligé des novices; elle gagna le large de l'air le plus naturel et nagea avec aisance jusqu'à la limite fixée par les piquets. C'était d'instinct qu'elle nageait ainsi; jamais elle n'avait eu de professeur. Toute petite, elle s'y essayait, et à force de se débattre, elle avait fini par s'en tirer à son honneur. Jamais pourtant elle n'avait dépassé les cordes tutélaires: non pas qu'elle eût peur, mais elle n'aimait pas à faire montre de son courage, et respectait les consignes établies; elle était de son sexe et n'avait rien d'un garçon.

Pourquoi dérogea-t-elle ce jour-là à sa circonspection ordinaire? Ce fut le secret de son cœur, ou peut-être obéit-elle à une fatalité. Les émotions de la journée, l'aspect de ce monde réuni, les cris de joie, les éclats de rire, ces scènes folâtres, ces essais malencontreux, agissaient sur elle comme autant d'aiguillons et la poussaient aux aventures. Un moment vint où elle ne se contenta plus. Elle était près de Claire, les pieds sur le sable, lorsque celle-ci la vit plonger par un mouvement soudain et disparaître pendant quelques secondes. Quand elle se remonta à la surface, elle était bien au-delà des cordes, nageant en pleine eau, s'y jouant comme un dauphin, coupant la vague avec une sorte d'ivresse et se dirigeant vers la ligne des récifs. De la part de la jeune femme une telle hardiesse était si nouvelle et si imprévue, que Claire ne put se défendre d'un sentiment d'effroi:

— Clémence! s'écria-t-elle; Clémence!

— Clémence! répéta la marquise, qui suivait cette scène de l'œil et d'un point plus éloigné.

Averties par ce double appel, les baigneuses portèrent leurs regards de ce côté et aperçurent cette compagne téméraire qui gagnait le large avec l'aplomb d'un nageur expérimenté. Dès ce moment, ce fut un spectacle pour elles avec des impressions diverses et des avis opposés. Celles-ci s'effrayaient, celles-là applaudissaient; toutes y portaient un intérêt visible. Cependant la jeune femme ne semblait rien perdre ni de son assurance ni de son sang-froid; sur le cri d'alarme de ses deux amies elle avait fait une halte et, se soutenant d'une main au-dessus de l'eau, elle appliqua l'autre à sa bouche en guise de porte-voix:

— Soyez sans crainte, leur dit-elle; je n'irai pas loin et reviens dans l'instant.

Puis elle reprit son élan vers la haute mer. En voyant l'aisance de ses mouvements, la souplesse et la vigueur de ses allures, toute appréhension cessa; la confiance reprit le dessus. Claire seule ne pouvait détacher ses yeux de cette tête flottante qui s'éloignait de plus en plus et semblait se confondre avec la ligne des brisans, noyée dans le lointain.

— La folle! disait-elle! Quelle cruelle fantaisie elle a eue là!

XI.

Si les eaux dans lesquelles Clémence s'était engagée avaient conservé un fond uniforme, il n'y aurait pas eu d'inquiétude à concevoir, et elle n'aurait couru aucun danger. Le bassin, proprement dit, était limité dans son étendue, et aucun courant n'y régnait. Puis la jeune femme était agile et accoutumée à tous les exercices du corps. Elle glissait dans les flots comme elle eût marché à terre, sans plus d'efforts ni de fatigue; ni la distance, ni la durée de la course n'étaient de nature à l'éprouver; elle savait d'ailleurs régler ses mouvements et ménager ses forces.

Malheureusement une circonstance qu'elle ne prévoyait pas, et qui tenait à la disposition des lieux, vint tromper ses calculs et donner à cette aventure un caractère périlleux. La barrière de brisans qui séparait de la haute mer ce bassin tranquille et encaissé, n'était pas une simple arête, entourée d'eaux profondes; le récif, comme cela arrive dans tous les exhaussements sous-marins, envoyait des rameaux à droite et à gauche, comme pour se défendre et se garder: des rochers en occupaient les abords dans un

espace considérable, et formaient une suite d'aiguilles parsemées de gouffres où les pêcheurs eux-mêmes, habitués de cette côte, n'auraient pas hasardé leurs bateaux. Quoique les vagues du large vinssent y expirer, elles y gardaient encore assez de force pour déterminer, au milieu des inégalités du fond, de rapides ressacs et des tourbillons violents.

A force d'avancer vers le large, Clémence en était arrivée à ces parages dangereux : déjà elle sentait que ses mouvements étaient moins libres et perdaient de leur puissance. Parfois son effort, si énergique qu'il fût, paraissait maîtrisé ; d'autres fois, elle était poussée, sans qu'elle bougeât, avec la rapidité d'une flèche ; c'étaient des courants qui se combattaient ; elle entraînait dans le labyrinthe des brisants. Il était temps de renoncer ; elle avait même excédé les témérités permises. D'ailleurs, la force des choses s'en mêla : au moment où elle croyait avoir sous elle une grande masse d'eau, son corps rencontra comme un obstacle et effleura la pointe d'un rocher ; elle était en plein récif et livrée aux agitations de la vague.

Clémence n'était point une femme ordinaire ; son âme resta ferme et son esprit libre au milieu du péril. Il ne lui semblait pas d'ailleurs qu'elle en courait un réel. Cent toises au plus la séparaient de la partie du bassin où se trouvaient les autres baigneuses. A l'aide du moindre effort, elle pouvait franchir cette distance ; ni l'énergie, ni la volonté ne lui manquaient ; elle n'aurait pas pour le retour de moins bonnes dispositions, ni de moindres chances que pour l'aller. Tels étaient ses calculs ; l'événement les déçut. D'abord elle avait été portée plus avant dans le récif qu'elle ne le croyait, et quand il fallut s'en dégager, elle eut à affronter des remous terribles. Puis le mouvement de la marée se déclara contre elle et avec tant d'énergie, qu'elle avait beaucoup de peine à ne pas être entraînée plus au large. Un quart d'heure s'écoula dans cette lutte, sans que son courage en fût ébranlé ; ses forces seules commençaient à faiblir.

Qu'on juge de la situation où elle se trouvait. Quelque opiniâtreté qu'elle y mit, elle n'avancait pas : elle ne sortait pas de ces eaux maudites, où le pied rencontrait tantôt un rocher immergé, tantôt l'abîme, et où il n'était possible ni de trouver un point d'appui, ni de nager librement. Chaque minute qui s'écoulait, semblait lui apporter une résistance de plus et une

ressource de moins. Elle voyait près de la, presque à sa portée, cette compagnie joyeuse qui avait fini par rester indifférente à ses témérités ; elle voyait Claire qui l'encourageait du geste et du regard, sans soupçonner même le danger qu'elle courait, et elle ne pouvait franchir l'étroit espace qui la séparait de ce port de salut, et si le ciel ne lui venait en aide, elle allait misérablement périr, par un beau jour, au milieu d'une fête, sur une mer riante, avec une nappe azurée pour linceuil. Voilà à quelles impressions elle s'abandonnait à mesure qu'elle sentait les obstacles redoubler et son impuissance s'accroître.

Pourtant elle luttait toujours ; elle disputait sa vie au fatal élément de la façon la plus vaillante. Son œil interrogeait la surface de l'eau ; sa voix s'exhalait en cris plaintifs ; ses bras s'agitaient en signe de détresse. Vains appels ! aucun secours n'arrivait. On commençait bien à voir qu'elle était en péril ; mais comment se porter vers elle ? A ses cris d'alarme, d'autres cris répondaient, et Claire répétait avec un accent désespéré :

— Ma pauvre Clémence ! ma pauvre Clémence ! que se passe-t-il donc là-bas ?

C'était tout ce que pouvaient des femmes.

Cependant la situation empirait à vue d'œil. La victime en était à ce suprême instant où le cœur le mieux trempé fléchit devant le destin et se résigne à ses arrêts. Toute seconde de retard rendait la catastrophe plus certaine et plus imminente. Déjà les bras ne fendaient plus l'eau que par un mouvement machinal, tandis que le froid gagnait les pieds frappés d'engourdissement. La vue même se voilait ; les oreilles étaient remplies de ces bruits étranges qui ressemblent à un glas de mort. Et personne n'accourait, personne ! Point de mouvement sur la plage, rien qui pût être une lueur d'espérance ou un germe de salut. La jeune femme n'y pouvait songer sans angoisses. Un nom était sur ses lèvres, et elle n'osait pas le prononcer. Lui aussi l'abandonnait ! Où était-il ? Que faisait-il pendant qu'elle était le jouet de la vague et la proie de l'abîme ? Hélas ! Dieu peut-être l'ordonnait ainsi ; peut-être ne l'enlevait-il avant le temps que pour l'arracher à un danger plus grand et plus inévitable !

Ce fut au plus fort de cette crise que survinrent une trêve et une sorte de répit. La marée continuait à descendre, et, dans ce mouvement, laissait à découvert bien des points naguère

submergés. Sur la plage, le phénomène était sensible à l'œil le moins expérimenté. Une ligne humide y marquait la limite que les eaux avaient atteinte et d'où elles se retiraient en obéissant à une loi mystérieuse et à une éternelle fluctuation. Dans cette zone quittée et reprise, pas un détail qui ne trahit la visite récente de la mer ; c'était la pierre encore imprégnée ou bien les varechs couverts d'une couche liquide, ou enfin toute cette famille de petits amphibiens que surprend la retraite des eaux et qui cherche à la hâte des abris dans le sable ou dans le creux des rochers.

Mais au large, ce jeu de la marée est moins apparent, et pour en connaître les effets, il faut ou l'observation du savant ou l'habitude du marin ; rien, dans des eaux profondes, n'indique le changement de niveau produit par cette marche alternative ; pas de jalons, pas de repère ; la nappe paraît immobile, et plus on gagne la haute mer, plus il en est ainsi. A une certaine distance de la côte, ce phénomène, qui se manifeste sur le rivage par des signes évidents, échappe à toute appréciation positive et rentre dans le domaine du calcul.

L'endroit où se trouvait Clémence, quoiqu'avancé dans la mer, était encore assez rapproché de la grève pour que le flux et le reflux y apportassent des modifications dans l'aspect des lieux. Parmi les rochers qui se détachaient du récif, il en était cinq ou six qui se découvraient à la basse mer et montraient au jour leurs arêtes moussues. Telle fut la découverte que fit la jeune femme au moment où son désespoir était au comble et, où, vaincue par tant d'épreuves, elle se résignait à mourir. Devant elle et à une petite distance, il lui sembla voir un point solide qui se détachait du niveau des eaux et prenait d'instant en instant plus d'étendue et de consistance. D'abord elle douta, elle crut à une illusion de ses sens ; pour la convaincre il fallut que la masse devînt plus visible. Non, ce n'était point un jeu de son imagination ; c'était bien un rocher, un point d'appui dans sa détresse, un secours et un refuge inespérés.

— C'est Dieu qui m'assiste, s'écria-t-elle ; qu'il me donne encore la force d'aller jusque là.

Cette prière n'était pas superflue dans l'état d'épuisement où elle se trouvait. Pour lutter contre des obstacles sans cesse renaissants, il avait fallu une énergie et une trempe peu communes. Là où un homme eût succombé,

cette frêle créature luttait encore ; mais elle était à bout et n'eût pas poussé la résistance plus loin, si un espoir imprévu ne l'eût ranimée. Courage, Clémence ! courage ! Le but est là et la délivrance aussi. Courage ! ceux qui ne s'abandonnent pas, le ciel leur vient en aide ; un dernier effort, noble enfant, et vous êtes sauvée ; la vie vous garde encore des joies et des succès ; vous êtes trop jeune et trop belle pour quitter ce monde ; vous y laisseriez trop de vide et trop de regrets.

Ainsi lui parlaient des voix secrètes, et la confiance lui revint. L'œil fixé sur le rocher que la mer abandonnait, elle nagea avec plus d'aisance et gagna visiblement du chemin. Déjà elle en approchait, elle y touchait presque, lorsqu'un nouvel empêchement se déclara. Les abords de cette plateforme étaient le siège du remous le plus violent qu'elle eût encore essuyé : l'eau, refoulée dans une sorte d'entonnoir, s'y partageait en courants contraires et formait un tourbillon d'une énergie telle, que le nageur le plus vigoureux ne l'eût pas affronté impunément. La jeune femme l'éprouva bien. A peine y était-elle entrée, qu'elle se sentit à la merci d'une puissance qui disposait d'elle, sans qu'elle pût ni la vaincre ni s'en dégager. Ses mouvements n'étaient plus libres ; elle flottait au hasard, poussée d'un côté ou de l'autre, suivant les oscillations de la vague ou les caprices du courant. Pour la seconde fois, elle se vit perdue, perdue au pied même de ce rocher où elle allait trouver son salut. Cette pensée lui donna une vigueur nouvelle et qui avait quelque chose de viril ; par un suprême élan, elle franchit le tourbillon et vint poser sa main sur les goémons qui couvraient l'écueil. C'était toucher au port ; hélas ! pas pour longtemps. Les goémons cédèrent ; les eaux reprurent violemment la proie qui leur échappait, Clémence poussa un dernier cri, le cri de l'agonie :

— Je suis perdue ! s'écria-t-elle. Mon Dieu ! recevez-moi dans votre grâce !

Et elle se sentit couler dans le gouffre.

XII.

Pendant que cette douloureuse scène se passait en dedans du récif, d'autres faits avaient lieu dans la zone extérieure.

On sait que, dans le partage des localités, la portion de la grève la plus exposée à la vague

et au vent était échue aux hommes. Gaston avait suivi naturellement la fortune de son sexe, et, pour payer d'exemple, il s'était jeté le premier à l'eau, dans un appareil familier, qui est le costume de l'emploi. Personne ne le portait mieux que lui et n'y ressortait avec plus d'avantage. Personne non plus ne déployait plus de grâce et de vigueur dans les divers exercices dont se compose l'art de la natation. Il coupait la vague en maître consommé, et plongeait comme un pêcheur de perles. C'était merveille de le voir avec la moitié de son buste hors de l'eau, dégageant ses bras l'un après l'autre et les posant ensuite sur la mer comme s'il s'emparait de son domaine. D'ailleurs, il n'était pas de ceux qui comptent avec les distances, et, en s'éloignant du rivage, sont tourmentés de l'esprit de retour. Il poussait au large hardiment, sans regarder derrière lui, en véritable enfant de l'onde, et quand il changeait d'élément, c'était par pure convenance et non par nécessité.

Cette fois encore, il partit comme un trait, et bientôt on ne vit de lui à l'horizon qu'un point noir qui paraissait ou disparaissait dans les ondulations de la lame. Il se trouvait sur le passage des navires dont les voiles blanchissaient au loin et pouvait recueillir de première main des nouvelles de l'autre hémisphère. Avec du loisir et un peu de bonne volonté, il eût suivi sans doute le chemin qu'avaient pris ses aïeux, les gentilshommes normands, et opéré, comme eux et sous une armure plus légère, sa descente sur le territoire anglais. Il y mit de la discrétion et ne poussa pas les choses au-delà d'une simple reconnaissance.

D'ailleurs un autre soin allait bientôt le dominer. Du point où il était, aucun bruit de la grève ne lui échappait; le vent qui soufflait de terre les lui apportait parfaitement distincts. Ce fut ainsi que le premier cri de Clémence arriva à son oreille; il tressaillit à cette voix bien connue, et comprit à l'accent qu'un danger la menaçait. Lequel? il l'ignorait; mais tout lui disait qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Les cœurs épris ont de ces pressentiments. À l'aide d'une pression énergique, il s'éleva, le plus haut possible, au-dessus de l'eau, et jeta les yeux du côté où les cris avaient été poussés. La distance était trop grande, il n'aperçut rien. Trois fois il recommença le même mouvement sans obtenir plus de succès; sa vue le servait moins bien que son ouïe. Mais les cris se succédaient, de plus en plus alarmants, et lui indiquaient ce

qu'il avait à faire. Il prit son élan et fendit l'eau avec une vitesse surhumaine.

Ce qui empêchait que le lieu de la catastrophe ne fût visible pour lui, c'était le choc des flots sur le récif et le nuage d'écume qui s'en élevait. L'horizon en était obscurci comme par l'effet d'une brume. Pour savoir au juste à quoi s'en tenir, il fallut franchir cette barrière, et tout autre que Gaston n'aurait pu l'entreprendre avec impunité. On sait quelle puissance réside dans les masses d'eau qui se heurtent contre un écueil, et que de menaces de mort elles recèlent dans leurs violents replis! Gaston lui-même, avec toute son habileté et son audace, y eût succombé, si la connaissance de cette côte ne lui eût fourni les moyens d'atténuer le péril et de le réduire à des proportions qui lui laissaient la chance de le vaincre. Dans le cours de ses expéditions nautiques, il avait découvert sur la ligne des brisants un endroit où les roches n'arrivaient pas jusqu'à la surface, et formaient comme une échancrure par laquelle on pouvait pénétrer dans le bassin abrité. Pour une barque, le passage n'eût été praticable qu'avec un calme parfait; un nageur déterminé pouvait s'en tirer par tous les temps et quel que fût l'état de la mer.

C'était donc vers ce point qu'il se dirigeait avec une rapidité fébrile; ses bras frappaient l'eau comme deux puissants leviers; à vue d'œil l'espace diminuait. Déjà les objets devenaient plus distincts; il approchait de l'écueil et pouvait mieux embrasser les détails de la scène. Elle était navrante. Une tête flottait sur l'eau; c'était Clémence qui se débattait contre la mort et remplissait l'air d'appels multipliés. Entre elle et Gaston, la distance était grande encore, et qui sait s'il arriverait à temps pour l'arracher à cet abîme qui allait l'engloutir? Cette pensée fut, pour lui, comme un coup de foudre; il en resta un instant affecté jusqu'à l'inertie. Son front se couvrit de sueur; il sentit le froid de la mort courir dans ses veines. Mais ce ne fut qu'une crise où son âme se retrempe, une absence, une défaillance passagères. Ce n'était pas à soi qu'il fallait songer, mais à cette victime qui implorait du secours, et touchait à son moment suprême! D'un bond, le jeune homme regagna le temps perdu et, en même temps, il essaya de se faire entendre de Clémence:

— Courage, lui cria-t-il, du courage! J'arrive; me voici.

Malheureusement la voix de l'écueil était plus

forte que la sienne; la jeune femme n'entendit rien.

Il y avait là un pas terrible à franchir. Quoique Gaston eût choisi le point le plus accessible et le moins exposé aux fureurs de la mer, les eaux y étaient encore assez tourmentées pour offrir des difficultés sérieuses. Par trois fois il s'engagea dans l'issue, par trois fois il fut rejeté vers le large avec une irrésistible violence et sans qu'il lui fût possible de se maintenir. Ces échecs, au lieu de l'abattre, allumèrent dans son cœur une colère qui ne savait comment s'exhaler; il ne se possédait plus et adressait d'impérieux défis à la vague. Enfin, quand, pour la quatrième fois, il se sentit porté du côté du bassin intérieur, au lieu d'attendre le retour du flot et de s'exposer à une nouvelle déconvenue, il plongea et alla se cramponner au fond de la mer, sur la roche même; puis, par un mouvement oblique, il regagna la surface. Son calcul ne fut point trompé; il avait dépassé l'arête de l'écueil, et se trouvait dans des parages plus tranquilles.

Une fois dégagé, son premier coup-d'œil se porta vers Clémence. Il l'aperçut encore, mais comme une vision, comme une ombre; c'était la minute suprême, le moment fatal. Sa main venait d'abandonner le rocher où, un instant, elle avait trouvé un appui; elle flottait comme une masse inerte et disparut bientôt après avoir poussé un dernier cri, un cri de plainte et de regret, un adieu désespéré à la vie.

Gaston assistait à ce spectacle comme un homme en proie à un mauvais rêve; éperdu, hors de lui, il ne nagea plus, il bondit sur l'eau.

— Que je la sauve, s'écria-t-il, ou que j'aie la rejoindre! Hors de là, rien....

Le hasard avait voulu que le théâtre de la catastrophe fût parfaitement déterminé; le jeune homme n'eût donc point à hésiter dans ses recherches. Le rocher que la marée laissait à découvert lui servait de jalon et de but; c'était à sa base même qu'il avait vu la victime se débattre, rouler et s'engloutir. C'est vers ce rocher qu'il se dirigea d'une main ferme. Tous ces courants intérieurs, qui étaient un obstacle pour une femme, n'étaient rien pour lui, qui en avait affronté de bien autrement redoutables; il les traversa sans peine et comme en se jouant; jamais ses muscles n'avaient eu un tel ressort, ni ses bras une vigueur plus grande; il sentait sa poitrine animée d'un feu surnaturel et son cœur battait à briser son enveloppe. C'était

deux existences qu'il disputait à ce gouffre fatal; c'était deux proies au lieu d'une qu'il voulait arracher à la destruction. Aussi s'écula-t-il à peine quelques minutes entre le moment où il vit Clémence disparaître et celui où il arriva sur les lieux où elle avait disparu. L'intervalle est moins rapide entre le tonnerre et l'éclair, l'exécution accompagnait plutôt qu'elle ne suivait la pensée. Parvenu au but, Gaston interrogea de l'œil les profondeurs du bassin. L'eau était d'une limpidité extrême, et à quelques pieds de lui il aperçut d'une manière très distincte le corps de la jeune femme étendu sur une couche d'algues marines comme sur un lit de repos. On eût dit la fiancée des ondes dormant sur sa couche nuptiale, ou une Amphytrite bercée par les vagues dans son palais transparent.

XIII.

Plonger à pic, soulever le corps de Clémence et le ramener à la surface de l'eau, fut pour Gaston l'affaire d'un instant. La jeune femme ne donnait plus signe de vie; ses yeux fermés, son visage d'une blancheur mate, sa tête inclinée sur son épaule, ses membres déjà moins flexibles, ses mains, d'où la chaleur se retirait, tout donnait lieu à craindre que les secours ne fussent arrivés trop tard. Gaston l'examinait avec une attention mêlée d'angoisses; plus de souffle, plus de mouvement, rien qui pût apporter une ombre d'espérance. C'était un cadavre qu'il pressait dans ses bras.

Cependant il ne se tint ni pour vaincu, ni pour condamné: peut-être la vie sommeillait-elle sous cet anéantissement. Il y a tant de ressources dans la jeunesse, et, fût-il besoin d'un miracle, le ciel le ferait bien en faveur d'une créature si accomplie; il ne détruirait pas de ses mains et avant le temps un tel ensemble de perfections. Cette pensée réveilla sa confiance. La marée, qui décroissait toujours, avait rendu plus facile l'accès du rocher; il le gravit sans quitter son précieux fardeau. Ses pieds saignaient, ses bras fléchissaient après de si rudes épreuves. Il n'en marchait pas d'une allure moins ferme sur ces mousses visqueuses qui tapissent les écueils, et sur ces arêtes des madrepores, aiguës comme des dards. Rien ne pouvait ni le toucher, ni l'ébranler; il n'avait plus le sentiment ni de l'obstacle, ni de la douleur. Tout ce qu'il y avait en lui de facultés et de